



Caractéristiques des consommations de substances psychoactives des jeunes

François Beck

Directeur de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT), Saint-Denis, Sorbonne Universités, UPMC Univ Paris 06, Inserm, Institut Pierre Louis d'Épidémiologie et de Santé publique (IPLESP UMRS 1136), Équipe de recherche en épidémiologie sociale (ERES), Paris

Tabac, alcool et cannabis forment le trio de tête des substances psychoactives expérimentées à l'adolescence. Le tabac et l'alcool sont licites, même si la vente en est interdite aux mineurs. Dans le calendrier des initiations, l'essentiel se joue au collège : première cigarette et premier verre d'alcool vers 14 ans en moyenne, première ivresse alcoolique et premier joint vers 15 ans. Ces niveaux de diffusion, qui n'ont guère évolué depuis une quinzaine d'années, traduisent une forte accessibilité de ces produits dès le plus jeune âge : à 15-16 ans, 85 % des adolescents estiment qu'il est facile de s'approvisionner en alcool, 62 % en cigarettes et 43 % en cannabis. C'est le passage de la 4^e à la 3^e qui constitue une période charnière du point de vue des expérimentations de drogues : en fin de 3^e, un quart des collégiens a expérimenté le cannabis, un tiers l'ivresse, plus de la moitié la cigarette [59].

Les années lycée se caractérisent pour leur part par l'apparition, chez certains adolescents, des premiers usages réguliers¹. L'initiation au cannabis se généralise : au-delà de la seconde, plus d'un lycéen sur quatre a consommé du cannabis au moins une fois dans le mois écoulé. L'usage régulier de cannabis concerne un adolescent sur dix. Toutefois, pendant les années lycée, la progression des niveaux d'usage régulier de tabac et d'alcool n'est pas moins nette que celle du cannabis : entre la troisième et la terminale, la part des fumeurs est multipliée par 2 et celle des buveurs réguliers par 3. Ainsi, en fin de lycée, les niveaux d'usage régulier de tabac et d'alcool sont trois à quatre fois plus élevés que pour le cannabis : un lycéen sur trois fume du tabac tous les jours et un sur quatre consomme régulièrement des boissons alcoolisées.

Si le cannabis est largement diffusé dès l'adolescence, il en va tout autrement pour les autres produits illicites. Plus tardive, leur expérimentation concerne entre 3 et 5 % des jeunes à la fin de l'adolescence : le poppers (5,4 %), les produits à inhaler (4,3 %), les champignons hallucinogènes (3,8 %), l'ecstasy/MDMA (3,8 %) et la cocaïne (3,1 %). Si l'usage d'ecstasy/MDMA est apparu en forte hausse récente, une des évolutions les plus notables concerne la diffusion de la cocaïne : son niveau d'expérimentation à 17 ans a triplé entre 2000 et 2014 [60]. L'usage de ces produits stimulants se trouve presque toujours inscrit dans un contexte festif. Ils sont très souvent consommés simultanément avec

de l'alcool, du tabac voire du cannabis. En outre, la très grande majorité des expérimentateurs ne renouveleront pas cette première fois (figure 1).

Les nouvelles consommations et nouveaux usages

Au-delà de ces substances « traditionnelles », de nouveaux produits ou modes de consommation sont apparus ces dernières années et bouleversent l'offre à laquelle les jeunes sont confrontés. Il s'agit par exemple des produits permettant la vaporisation (ou cigarettes électroniques) : plus d'un adolescent de 17 ans sur deux (53 %) l'a déjà expérimentée (56 % des garçons et 50 % des filles), mais seuls 2 % en font un usage quotidien [60]. L'usage de la chicha ou narguilé semble se développer également depuis quelques années parmi les adolescents. Près de deux jeunes sur trois l'ont déjà expérimentée (65 %) et un quart l'a fait au moins 10 fois au cours de sa vie. Enfin, seuls 1,7 % des jeunes de 17 ans déclarent avoir déjà consommé un des nouveaux produits de synthèses (NPS), substances imitant les effets d'une drogue, souvent vendus sur Internet.

Autre nouveauté de taille, la place occupée par les écrans en tout genre, jeux vidéos et réseaux sociaux qui, s'ils correspondent pour une minorité d'adolescents à une conduite addictive, peuvent parfois se poser comme des pratiques alternatives à l'usage de substances. Si les travaux dans ce sens sont encore très parcellaires, la tendance très récente au retardement de l'entrée dans l'usage de tabac, d'alcool et de cannabis pourrait être en partie liée à une évolution de la sociabilité des jeunes (moins d'opportunité de consommations hors du regard des adultes référents). Cette tendance est encourageante car la précocité de l'entrée dans les usages apparaît fortement liée à la survenue ultérieure de problèmes sanitaires, scolaires ou autres.

En revanche, le fait que les niveaux d'usage réguliers de tabac, d'alcool et de cannabis à la fin de l'adolescence aient progressé ces dernières années milite pour des actions visant à réduire les risques pris par les grands adolescents et les jeunes adultes.

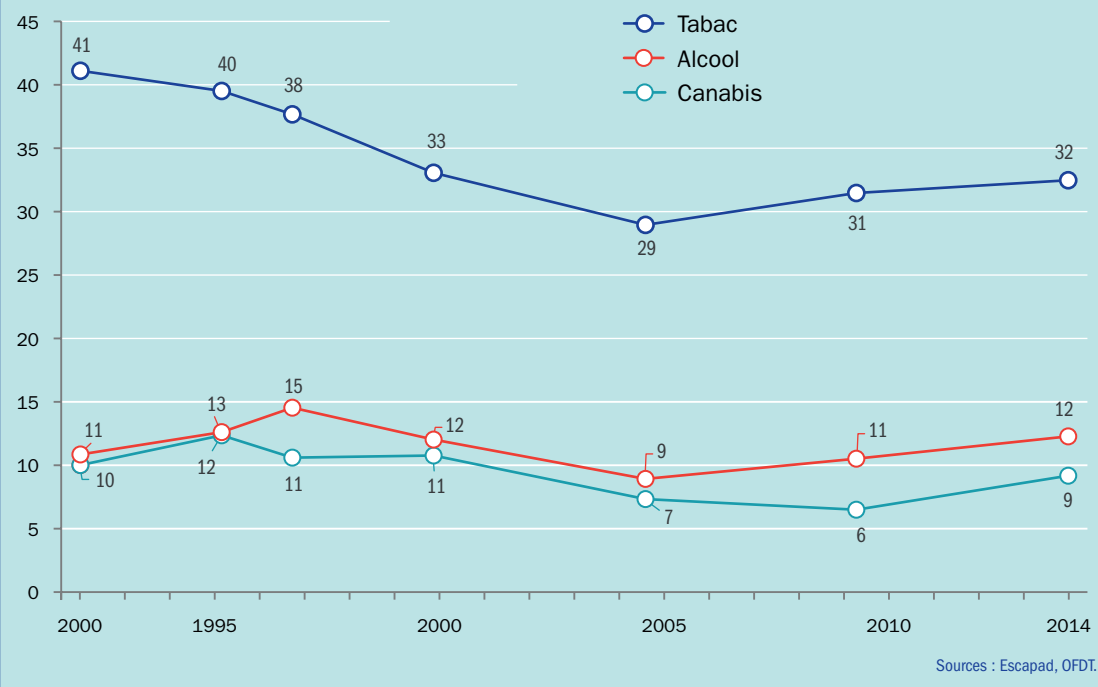
Les comportements selon le sexe

Les comportements de consommation de substances psychoactives varient fortement selon le genre. Les garçons sont plus souvent consommateurs réguliers d'alcool et de cannabis que les filles, et ceci est d'autant plus vrai que l'usage s'intensifie. On assiste toutefois, en France comme ailleurs en Europe, à un rapprochement des comportements entre garçons et filles. Ce rapprochement est très fort pour le tabagisme, les filles étant désormais aussi nombreuses à fumer que les garçons mais il se

Les références entre crochets renvoient à la Bibliographie générale p. 51.

1. L'usage régulier est défini dans les enquêtes auprès des adolescents par la fréquence : au moins 10 fois dans le mois.

figure 1

Évolution entre 2000 et 2014 des niveaux d'usage régulier des principaux produits actifs à 17 ans, en métropole (en %)


retrouve, dans une moindre mesure, pour l'alcool et le cannabis. Cette convergence des comportements de consommation depuis plusieurs décennies s'explique par différents facteurs, notamment l'uniformisation des rôles sociaux liés au genre [6]. Par ailleurs, les stratégies marketing de l'industrie des boissons alcoolisées ciblent de manière de plus en plus affirmée les jeunes femmes, avec des produits conçus selon une esthétique proche de celle de la mode, ou encore des « prémix » (mélange de spiritueux et de sodas, très sucrés pour masquer le goût de l'alcool), d'une présentation attrayante et offrant une grande diversité de goûts.

La consommation concomitante de plusieurs produits, ou polyconsommation, se traduit souvent par des situations de prise de risque ou de vulnérabilité. En 2014, à 17 ans, 13 % des adolescents cumulent un usage régulier d'au moins deux substances parmi l'alcool, le tabac et le cannabis. Ce cumul des usages réguliers ne facilite pas la gestion de chacun des comportements : il n'est pas rare que des adolescents, essayant de limiter leur consommation de cannabis, « compensent » cet effort en fumant davantage de cigarettes (et vice versa).

Les trajectoires de consommation

Les enquêtes montrent qu'une grande majorité des jeunes qui expérimentent le cannabis abandonnent à court terme cet usage, soit parce qu'ils n'y trouvent

pas d'intérêt particulier, soit parce qu'ils s'en éloignent spontanément une fois entrés dans la vie adulte (fin des études, mise en couple, premier emploi, premier enfant...). À l'aube de la trentaine, 72 % de ceux qui ont expérimenté du cannabis pendant l'adolescence déclarent ne pas en avoir consommé dans l'année [7]. Ainsi, la consommation de cannabis est associée à une période de la vie des jeunes générations actuelles (entre 15 et 25 ans, classe d'âge où l'usage dans l'année dépasse 20 %) : au-delà, la proportion d'utilisateurs dans l'année recule très fortement, parfois au profit d'une consommation d'alcool plus commune.

Lors du passage à l'âge adulte, on observe généralement un glissement progressif des pratiques d'API² vers une consommation moins importante en volume mais plus installée et cette caractéristique progresse avec l'avancée en âge. Pour la majorité des jeunes qui les pratiquent, les API sont liées à des circonstances de sociabilité particulières (le week-end, en soirée...) et sont abandonnées lors de l'entrée dans la vie active, de la mise en couple ou de l'arrivée du premier enfant. Certains restent cependant dans une consommation régulière, moins liée à des événements festifs, et, pour une minorité, la consommation régulière peut se transformer en dépendance, avec tous les problèmes sanitaires et sociaux que cela peut poser. En revanche, pour le tabac,

2. Alcoolisation ponctuelle importante.



la sortie de la consommation est nettement moins aisée du fait du caractère fortement addictogène du produit. Les jeunes adultes présentent ainsi des prévalences tabagiques très élevées.

L'expérimentation de drogues est fortement liée au milieu socio-économique familial. Les jeunes de milieux favorisés expérimentent plus volontiers que ceux de milieux modestes. Les écarts sont faibles pour le tabac mais très marqués pour l'alcool et le cannabis. En revanche, l'installation dans des consommations fréquentes ou problématiques est plus courante dans des situations socio-économiques et culturelles défavorables. Cet apparent paradoxe illustre le fait que les jeunes de milieux favorisés conçoivent davantage leurs pratiques d'usage comme ponctuelles, hédonistes et devant cesser de manière naturelle avec l'entrée dans la vie adulte et la prise de responsabilités professionnelles [61]. Cette projection structure et légitime en quelque sorte ces usages présents en les inscrivant dans une chronologie

établie. Il est probable également qu'ils puissent mieux maîtriser leurs consommations dans un cadre familial plus sécurisé et qu'ils rencontrent moins de difficultés concomitantes. Par opposition, les adolescents des milieux moins favorisés se projettent parfois plus difficilement dans la vie adulte et leurs consommations, lorsqu'elles surviennent, sont plus souvent subies et engendrent plus rapidement des difficultés qu'elles soient d'ordre financières, scolaires, psychologiques... Les consommations de produits psychoactifs licites et illicites sont également liées à la situation scolaire. Les adolescents inscrits en filière générale présentent des niveaux d'usages plus faibles que ceux qui sont inscrits en filière professionnelle. Quant aux jeunes sortis du système scolaire, qu'ils soient en situation d'activité professionnelle ou chômeurs, ou ceux qui sont en apprentissage ou en formation alternée, ils présentent des niveaux d'usage souvent plus élevés que leurs homologues du même âge.

Les parcours de consommations

Stanislas Spilka
Observatoire
français des drogues
et toxicomanies
(OFDT), Saint-Denis,
Inserm UMR 1178,
Épidémiologie des
usages de drogues :
inégalités sociales et
de genre, Paris

Qu'il s'agisse des données en population adulte ou adolescente, les niveaux d'usage présentés reposent sur un système statistique spécifiquement dédié à l'observation du phénomène qui, rappelons-le, cherchait initialement à répondre à l'interrogation « combien y a-t-il d'usagers en France? ». Mais ce système d'enquêtes, aujourd'hui un des plus complets en Europe, a évolué d'une part en améliorant sans cesse sa méthodologie et d'autre part au gré des évolutions sociétales, l'obligeant à élargir ses champs d'investigation à de nouveaux questionnements. Par exemple, des comportements, éventuellement illicites ou répréhensibles sont devenus tolérés voire admis alors que d'autres font l'objet désormais d'une réprobation sociale forte. On pense ici, à l'usage de tabac, par exemple, ou à la généralisation de l'usage de cannabis qui fait dire aux adolescents pour justifier leurs usages que « tout le monde fume aujourd'hui du cannabis ». Très vite, le dispositif d'observation a montré que les usages étaient multiples, qu'ils traversaient l'ensemble des catégories sociales, des tranches d'âges mais également les espaces, les usages évoluant selon ces différentes dimensions. Autrement dit, ces enquêtes se sont progressivement démarquées d'une approche épidémiologique pour davantage s'ancrer dans une perspective sociologique et mieux rendre compte des parcours de consommations de drogues [3]. Par ailleurs, si comme le rappelle Bergeron [11], la sociologie des usages de drogues et de la toxicomanie a principalement mobilisé des travaux qualitatifs (interviews, observations ethnographiques), elle a également focalisé ses travaux

sur des populations essentiellement populaires, défavorisées ou délinquantes ; oubliant les usages socialement moins « visibles », mieux intégrés appartenant aux classes sociales moyennes ou supérieures. En observant la période, allant de 11 à 75 ans, les enquêtes quantitatives menées en France ces dernières années donnent à voir la population dans son ensemble, qu'elle soit jeune ou vieille, riche ou pauvre, urbaine ou rurale... Elles proposent, en outre, une approche temporelle des consommations tout au long de la vie, dimension plus difficile à appréhender dans sa globalité par les autres dispositifs d'observation. Ces données populationnelles parcourent ainsi la totalité des étapes d'usage : des premières expérimentations, en passant par les phases d'initiation ou de cessation jusqu'aux usages réguliers ou quotidiens (figure 1).

Les usages de drogues varient selon les individus, leur situation professionnelle, scolaire et leur capital économique. Leurs consommations renvoient par ailleurs à de nombreux contextes d'usage et modes de vie qui évoluent fortement avec l'âge. La diversité des comportements et des pratiques d'usages est donc abordée ici d'un point de vue quantitatif à travers des fréquences de consommations selon un cadre chronologique qui permet d'appréhender globalement les parcours de consommations les plus communs. Comme l'a rappelé François Beck dans l'article précédent, l'alcool, le tabac et le cannabis sont essentiellement expérimentés durant l'adolescence contrairement aux autres produits illicites dont les expérimentations, plus tardives, ont lieu principalement entre 20 et 30 ans.

*Les références entre
crochets renvoient à la
Bibliographie générale
p. 51.*